

—Mon ami, portez ceci à M. le comte d'Antiville et demandez-lui s'il veut bien me faire l'honneur de me recevoir.

Au bout de deux minutes, Gontran était introduit dans l'appartement de M. d'Antiville, et l'octogénaire lui tendait la main en souriant et lui disait :

—En vérité, monsieur mon neveu, il faut que le hasard nous rapproche sur la côte normande pour que vous daigniez vous souvenir que vous avez un oncle.

Puis, s'adressant à la jeune fille, le vieillard ajouta :

—Léonie, je te présente ton cousin, le baron Gontran de Strény, un très-charmant Parisien, comme tu peux le voir, mais si fort oublieux des liens du sang que j'offre de parier qu'il ne se doutait seulement pas de ton existence.

Et la conversation s'engagea.

Cette rencontre et cette visite modifièrent absolument les projets du baron. Il ne songea plus à quitter Dieppe. Le lendemain, il se dit : « Le hasard m'offre une occasion unique de conquérir une belle fortune et de me refaire une position sérieuse et inattaquable ; si je n'en profitais pas, je serais un niais. Mais j'en profiterai. J'épouserai les beaux yeux de ma cousine et les beaux yeux de sa cassette. Ces gens sont de bonnes gens, tout simples et faciles à prendre. Avant quinze jours, je veux qu'ils m'adorent.

En conséquence, Gontran se fit l'assidu compagnon du comte d'Antiville. Il lui offrit son bras pour les promenades sur la plage ; il se procura une voiture confortable et de bons chevaux qu'il conduisit lui-même, quand Léonie manifesta le désir de faire des excursions dans les environs de Dieppe ; enfin, il se rendit nécessaire et même indispensable. La haute opinion qu'il avait de sa personne lui donnait la conviction que pour plaire à la jeune fille il lui suffirait de s'en donner la peine. Donc, ce qui lui importait surtout, c'était de faire la conquête du vieillard.

Il y parvint d'une façon si complète que M. d'Antiville, enchanté de lui et ne soupçonnant rien de ses antécédents déplorable, l'engagea fort, au moment où il quittait les bains de mer avec sa fille, à les accompagner au château qu'il habitait toute l'année à douze lieues de Dieppe.

Gontran accepta avec un ravissement facile à comprendre et se persuada qu'à partir de ce moment il avait bataille gagnée et ville conquise. La campagne et la solitude allaient, croyait-il,

lui devenir de puissants auxiliaires. Il ne demandait que quinze jours pour inspirer à Léonie une passion violente, et le vieux comte serait trop heureux de lui donner la main de sa fille.

Le baron ne se trompait d'ailleurs qu'à moitié.

Le cœur de Léonie était libre ; il se laissa fort naïvement entraîner vers ce beau et séduisant gentilhomme avec lequel des liens de parenté légitimaient une familiarité douce. Ce ne fut point d'abord une passion, mais un chaste et naissant amour qui s'ignorait lui-même.

Gontran ne négligea rien pour aviver la flamme et pour ouvrir discrètement les yeux de l'ingénue. Un roué tel que lui ne pouvait manquer de réussir dans cette entreprise, et il réussit en effet si parfaitement que M. d'Antiville finit par remar-

quer la rougeur de sa fille lorsque Gontran lui offrait son bras, et la rêveuse mélancolie qui s'emparait d'elle quand par hasard son cousin s'absentait pendant quelques heures.

Le vieillard comprit alors qu'il avait fait une imprudence qui pouvait compromettre gravement le repos de sa fille, et il mit Gontran en demeure de s'expliquer sans retard.

Le baron n'attendait pas autre chose ; il déclara son amour, jura que cet amour ne finirait qu'avec sa vie et conclut en demandant la main de sa cousine.

Le comte d'Antiville, séduit par son neveu, était bien tenté de répondre : oui s'élançant. Il n'avait pas besoin de se renseigner sur la naissance du jeune homme et sur les alliances, et, d'un autre côté, l'esprit et les manières de Gontran étaient irréprochables et devaient satisfaire les plus difficiles. Pourquoi donc hésiter.

Le vieillard eut cependant

la force de résister à son entraînement. Il réfléchit qu'il ne savait rien de positif sur la situation de fortune de son neveu, non plus que sur son passé et sur la considération morale dont il jouissait à Paris.

En conséquence, il écrivit deux lettres, l'une au notaire de la famille de Strény (depuis longtemps il le connaissait), l'autre à l'un de ses vieux amis dont le fils était vice-président de l'un des clubs les plus aristocratiques de Paris.

Les deux réponses arrivèrent le même jour.

La première, celle du notaire, affirmait que M. de Strény ne possédait pour toute fortune que quelques dettes oubliées sur le pavé de la grande ville.



La comtesse de Kéraval.